Emily Ratajkowski My Body

SEUIL

MY BODY

EMILY RATAJKOWSKI

MY BODY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Kiefé

Éditions du Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Responsable éditoriale : Nathalie Fiszman

Titre original : *My Body*
Éditeur original : Metropolitan Books, New York
ISBN original : 978-1250817860
© original : Emily Ratajkowski, 2021

Par respect pour leur vie privée,
le nom de certaines personnes a été modifié.

ISBN 978-2-02-148566-0

© Éditions du Seuil, janvier 2022, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sly

Vous avez peint cette femme nue parce que vous la trouviez agréable à regarder, vous lui avez mis un miroir dans la main et vous avez intitulé le tableau *Vanité* pour condamner moralement cette femme dont pourtant vous n'aviez représenté la nudité que pour votre propre plaisir.

La vraie fonction du miroir était ailleurs. Il s'agissait surtout de rendre cette femme complice d'emblée puisqu'elle se traitait elle-même comme un spectacle.

John Berger, *Voir le voir* (1972)

Sommaire

Introduction 13
Leçons de beauté 21
Blurred Lines 43
My Son, Sun 65
Toxic 79
Pcq Halle Berry bonjour ! 103
K-Spa 121
« Les pataquès » 141
Transactions 163
Comment je me suis rachetée 181
Pamela 211
Des hommes tels que toi 231
Délivrances 253
Remerciements 267

Introduction

À leur sortie à l'été 2020, le single et le clip viral de Megan Thee Stallion et Cardi B, « WAP » (un acronyme pour « Wet-Ass-Pussy », autrement dit une chatte bien mouillée), ont explosé : le clip a cumulé 25,5 millions de vues en vingt-quatre heures et le single a démarré comme numéro un des ventes aux États-Unis et dans le monde, devenant ainsi la première collaboration féminine à occuper cette place. Très vite, Internet s'est enflammé sur les aspects hypersexuels des paroles et du clip. Beaucoup de chroniqueurs culturels ont hissé la chanson au rang d'hymne à la « sexpositivité » et ont affirmé que, en rappant sur leurs propres désirs avec des détails sexuels explicites, Cardi et Megan revendiquaient leur pouvoir et décrétaient un renversement des rôles qui n'avait que trop tardé. D'autres ont affirmé que la chanson tout autant que le clip ramenaient le féminisme au moins cent ans en arrière.

La dernière fois qu'un clip avait déchaîné un débat aussi brûlant sur l'autonomisation et la sexualité des femmes, c'était en 2013 avec « Blurred Lines », coécrit et interprété par Robin Thicke, Pharrell et T.I. Le clip mettait en scène trois femmes

qui dansaient autour d'eux presque totalement nues. J'étais une de ces femmes.

« Blurred Lines » m'a rendue célèbre du jour au lendemain, alors que j'avais vingt et un ans. La version censurée, qui masque en partie notre nudité, a été vue environ 721 millions de fois sur YouTube et la chanson figure dans les meilleures ventes de singles de tous les temps. La version « non censurée » a été retirée de YouTube peu après avoir été mise en ligne, sous prétexte qu'elle enfreignait les conditions d'utilisation du site ; elle a été remise en circulation puis à nouveau supprimée, ce qui n'a fait qu'ajouter à son charme controversé.

En un clin d'œil, ma personne ou, plus précisément, les stratégies concernant mon corps ont été commentées et disséquées d'un bout à l'autre de la planète, aussi bien par des théoriciennes du féminisme que par des adolescents. Le clip a été condamné par la critique comme étant « d'une misogynie carrément renversante », vu la façon dont nous, les top models, étions traitées comme des objets. Lorsque la presse m'a interrogée sur ce que je pensais du clip, je les ai tous surpris en répondant que je ne le percevais nullement comme antiféministe. J'ai dit aux journalistes que, d'après moi, les femmes devaient ou du moins pouvaient considérer que ma prestation allait dans le sens de l'empowerment, autrement dit l'autonomisation des femmes. Mes déclarations à propos de « Blurred Lines » sont arrivées à l'ère de la blogosphère féministe, d'*En avant toutes* et de gros titres du genre « Why Women Still Can't Have It All ? » (Pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas encore tout avoir ?) sur la couverture des magazines les plus sérieux, mais avant l'acception populaire

du terme « féministe », avant que Beyoncé n'ait dansé devant un gigantesque FÉMINISTE au néon, et avant que les marques de la mode jetable n'aient commencé à vendre des T-shirts affichant le mot FÉMINISTE. Beaucoup se sont indignés à l'idée que la fille nue dans le clip viral avait le culot de se revendiquer comme féministe tandis que d'autres, en majorité des femmes assez jeunes, ont trouvé mon attitude stimulante. Je soutenais que j'avais confiance dans mon corps et dans ma nudité, et pour qui se prenaient-ils, tous ceux qui affirmaient qu'en dansant nue je ne faisais preuve d'aucune autonomisation ? En réalité, n'était-ce pas antiféministe que d'essayer de me dire ce que je devais faire de mon corps ? Le féminisme est totalement une affaire de choix, je tenais à le rappeler à la face du monde, alors arrêtez donc d'essayer de me contrôler.

Quelques années après « Blurred Lines », j'ai écrit un texte intitulé « Baby Woman » où il était question de devenir adulte et de la honte que j'avais pu ressentir, confrontée à ma sexualité et à mon corps en plein développement. Alors même que j'étais mannequin et actrice, j'y affirmais que la pire humiliation de ma vie, c'était le jour où ma prof de collège avait fait claquer ma bretelle de soutien-gorge, histoire de me gronder parce que je l'avais laissée dépasser de mon débardeur. Pour moi, le problème, ce n'était pas la sexualisation des filles, contrairement à ce que les féministes comme les antiféministes voudraient nous faire croire, le problème, c'était de leur en faire honte. Pourquoi était-ce à nous de devoir s'adapter ? de cacher notre corps, de nous excuser de son existence ? J'en avais assez de me sentir coupable de la façon dont je me présentais.

Ce raisonnement, c'était le résultat d'une adolescence saturée de signaux contradictoires concernant mon corps et ma sexualité en plein essor. À treize ans, j'étais restée perplexe quand mon père m'avait gentiment suggéré de « m'habiller autrement, rien que pour ce soir » alors que j'étais en train de me préparer pour aller au restaurant avec mes parents. J'ai regardé le haut rose en dentelle et le soutien-gorge push-up que je portais. Ma mère me répétait toujours que je devais être satisfaite de mon allure et cette tenue-là me valait des regards approbateurs tant des hommes que je croisais dans la rue que de mes pairs au collège. D'un seul coup, ce qui était source de fierté devenait également cause de malaise.

Quand ma cousine, qui avait près de vingt ans de plus que moi, avait fait brutalement irruption dans son salon, hors d'haleine, après m'avoir laissée seule avec son ami pendant quelques minutes, je n'avais pas compris pourquoi. Je ne voyais pas de quoi elle avait peur, même si, instinctivement, j'avais déjà interprété le langage corporel de son ami – cette manière de s'étaler sur le canapé, le bassin en avant, avec un sourire en coin engageant. J'étais une enfant mais, d'ores et déjà, j'étais capable de détecter le désir masculin, même si je ne comprenais pas totalement ce qu'il fallait en faire : était-ce une chose positive ? Fallait-il en avoir peur ? Fallait-il en avoir honte ? Apparemment, c'était tout cela en même temps.

« Baby Woman » s'achève sur un échange que j'ai eu avec un professeur de dessin à la fin de ma première année d'école d'art. Alors que je lui montrais un nu que j'avais fait au fusain, il m'a suggéré : « Pourquoi ne pas dessiner une femme avec une taille si fine qu'elle tombe en avant et ne parvient plus à

se redresser ? » Il me conseillait soit de « jouer avec les standards stéréotypés de la beauté, soit de montrer à quel point ils étaient répressifs ». Je ne pouvais me résoudre à croire que c'était aussi dur, que c'était là les deux seules options s'offrant à moi.

Depuis toujours, ou presque, je me suis considérée comme quelqu'un de futé ; une débrouillarde. J'avais alors conscience de bénéficier d'actifs tout à fait désirables et j'étais fière d'avoir construit une vie et une carrière grâce à mon corps. Toutes les femmes sont chosifiées et sexualisées à un degré ou à un autre, voilà ce que j'imaginais, donc tant qu'à me plier à ces règles, autant le faire à ma sauce. D'après moi, cette capacité à faire pareil choix révélait chez moi une certaine force.

Aujourd'hui, je lis ce texte, je regarde les interviews datant de cette période et je ressens un élan de tendresse pour celle que j'étais à cette époque. Mon attitude défensive et ma défiance me paraissent évidentes. Ce que j'écrivais, ce que je prônais alors, ça reflétait ce que je croyais à ce moment-là, mais je passais complètement à côté d'une vision plus complexe.

Par bien des aspects, capitaliser sur ma sexualité m'a valu des récompenses indéniables. J'ai bénéficié d'une reconnaissance mondiale, j'ai accumulé des millions de fans et, grâce à la publicité et aux campagnes de mode, j'ai gagné plus d'argent que mes parents (une enseignante d'anglais et un professeur de dessin) ont jamais rêvé d'en gagner dans toute leur vie. Je me suis bâti une plateforme en partageant en ligne des images de moi et de mon corps, faisant ainsi de lui et donc de mon nom quelque chose d'aisément identifiable, ce qui, en tout cas partiellement, m'a donné la possibilité de publier ce livre.

Mais par ailleurs, même si c'est moins visible, devenir un sex-symbol mondial m'a amenée à me sentir diminuée, chosifiée. J'ai capitalisé sur mon corps dans les limites d'un monde cishétéro, capitaliste, patriarcal, un monde dans lequel la beauté et le sex-appeal ne sont valorisés qu'à travers la satisfaction du regard masculin. Si j'ai acquis de l'influence et un statut, c'est uniquement parce que je plaisais aux hommes. Une situation qui m'a permis de frôler la fortune et de m'offrir une certaine autonomie mais qui, en aucun cas, ne m'a donné une authentique émancipation. Cette autonomie, je ne la conquiers qu'à partir de maintenant, après avoir rédigé ce livre et donné voix à ce que j'ai pu penser et vivre.

Dans ces textes, on trouvera les idées et les réalités que, plus tôt dans ma vie, je n'avais eu aucun désir d'affronter ; peut-être en étais-je alors incapable. J'avais pris l'habitude d'occulter les expériences douloureuses ou celles qui venaient contredire ce que je souhaitais croire : j'étais le témoignage vivant d'une femme qui s'était autonomisée en transformant son image et son corps en marchandise.

Me confronter à la réalité de ma situation, bien plus nuancée, a été un réveil difficile – brutal, qui a réduit en miettes une identité et un discours auxquels je m'étais désespérément cramponnée. Je me suis retrouvée obligée de me mesurer à des vérités assez moches sur ce que je considérais comme important, sur l'idée que j'avais de l'amour, sur ce qui faisait de moi un être unique, obligée d'affronter la relation que j'entretenais avec mon corps.

Encore aujourd'hui, je livre bataille avec ce que je pense de la sexualité et de l'empowerment. L'objectif de ce livre n'est pas

de trouver des réponses, mais d'explorer en toute honnêteté les idées sur lesquelles je reviens toujours. Mon but est d'examiner les différents miroirs dans lesquels je me suis vue : les yeux des hommes, les autres femmes auxquelles je me suis comparée et les innombrables photos qui ont été faites de moi. Ces textes se veulent la chronique d'expériences profondément intimes et du réveil qui s'est ensuivi, ce qui a défini ma vie depuis que j'ai vingt ans et transformé mes certitudes et mes opinions.

Leçons de beauté

1.

– À ta naissance, commence ma mère, le médecin t'a prise dans ses bras en disant : « Mais regardez comme elle est grande ! Elle est magnifique ! » Et c'était vrai.

Elle sourit. Cette histoire, je l'ai entendue mille fois.

– Le lendemain, ajoute-t-elle, il a amené ses propres enfants à l'hôpital rien que pour te voir. Tu étais un bébé tellement magnifique.

Généralement, le récit s'arrête là, mais cette fois elle n'en a pas fini. Son visage prend une expression innocente, familière, avant qu'elle ne continue ; une expression que j'ai l'habitude de voir quand elle s'apprête à nous révéler quelque chose, à mon père ou à moi, alors qu'elle sait pertinemment qu'elle ferait mieux de se taire. Je me prépare.

– C'est drôle, reprend-elle avec un petit sourire. Mon frère me disait récemment…

Elle se met à imiter son accent de la Côte Est.

– « Kathy, Emily était un bébé magnifique. Mais pas aussi magnifique que tu l'étais. Toi, tu étais le plus beau bébé que j'aie jamais vu. »

Elle hausse les épaules en secouant la tête comme pour dire : *N'est-ce pas dingue ?* Je me demande brièvement quelle réaction elle attend de ma part, puis je comprends qu'elle regarde par la fenêtre et ne fait plus attention à moi.

2.

Je suis en pleine séance coiffure et maquillage avant un shooting, et je discute avec l'assistant du coiffeur.

– Et ta mère, elle est belle ? Tu lui ressembles ? demande-t-il en passant ses doigts dans mes cheveux.

Il vaporise du produit sur mes pointes tout en étudiant mon reflet dans le miroir devant nous. Il me fait un compliment sur mes sourcils.

– Ils sont bien, déclare-t-il en saisissant une brosse. C'est quoi, ton origine ethnique, ma jolie ? enchaîne-t-il.

Cette conversation, j'ai l'habitude de l'avoir en studio ; ça se passe presque toujours comme ça et j'ai envie d'en terminer le plus rapidement possible. Je n'aime pas la façon dont les femmes blanches se servent de cette question pour étaler la liste de leurs origines ethniques, comme pour tenter de paraître, ouvrez les guillemets, exotiques : *Je suis treize pour cent ci et sept pour cent ça*. Au lieu de ça, je lui réponds simplement : « Je suis blanche. » Mon coiffeur se met à rire.

– D'accord, la Blanche, réplique-t-il avec un grand sourire. Et pourtant, je peux te dire que tu as quelque chose de pas banal, toi.

Il gonfle les lèvres, il passe d'un pied sur l'autre, une hanche en avant. Lui, il est principalement mexicain, me dit-il.

– Et ta maman, alors ? Elle est aussi belle que toi ?

Il répète sa question, authentiquement curieux.

– Oui, je réponds. Elle est plus jolie que moi.

Il hausse brusquement les sourcils. Il recommence à brosser l'extension qu'il tient à la main.

– Bon, je suis certain que ce n'est pas vrai, dit-il.

Il arrive souvent qu'en m'entendant dire cela les gens soient mal à l'aise.

– C'est la vérité, je réponds d'un ton neutre.

Je le pense vraiment.

3.

Ma mère a une beauté classique : des yeux verts bien écartés, un petit nez élégant, une ossature délicate et, comme elle le dirait elle-même, une silhouette en forme de sablier. Durant toute son existence, on l'a comparée à Elizabeth Taylor, une comparaison avec laquelle je suis d'accord. Les gens d'une autre génération lui disaient souvent qu'elle ressemblait à Vivien Leigh quand elle était jeune. Tant *Le Grand National* qu'*Autant en emporte le vent* étaient des films que mes parents gardaient dans une petite collection de VHS tout près de leur lit. Quand j'étais enfant, j'ai beaucoup regardé ces films en

ayant l'impression de voir une version de ma mère plus jeune, immergée dans un monde de belles sudistes. Vivien Leigh baissait le menton pour jeter un regard en coin à Clark Gable et ça me faisait penser aux histoires que ma mère racontait à propos de garçons en adoration, installés sur la pelouse sous la fenêtre de sa chambre quand elle était au lycée. J'imaginais le tissu soyeux de son écharpe de reine à la fête des anciens élèves et le poids de la couronne scintillante qu'elle portait sur les photos de son album de promo.

4.

Dans le salon de mes parents, il y a une commode en bois dans laquelle ils rangent leur argenterie et leur vaisselle en porcelaine. Des photos encadrées, des souvenirs de leurs voyages et quelques-unes des plus petites sculptures de mon père occupent le dessus. Les invités sont toujours attirés vers un des cadres qui contient deux photos rondes, malicieusement disposées l'une vers l'autre. À droite, une photo en noir et blanc de ma mère à l'école primaire, coiffée avec deux couettes. À gauche, une photo de moi sensiblement au même âge, un serre-tête noir dégageant bien mon visage. Deux petites filles qui sourient de toutes leurs dents. S'il n'y avait le grain de la vieille photo et l'année inscrite dans le coin inférieur droit de celle de ma mère, on pourrait penser que ces deux photos représentent la même enfant.

– Qui est qui ? demandent les invités.

5.

Mes beaux cheveux ont toujours eu tendance à s'emmêler. Quand j'étais enfant, ma mère utilisait après le bain du démêlant en spray et un peigne pour enlever les nœuds. Une opération qui me piquait le cuir chevelu et, à force de tenir ma tête droite pour lui faciliter la tâche, j'en avais mal au cou. Je détestais ça. Les yeux fixés sur le flacon de démêlant couvert de dessins représentant des animaux marins, je contemplais l'hippocampe orange tout sourire et la baleine bleue bien dodue tandis que les larmes ruisselaient sur mes joues. L'odeur sucrée du démêlant me faisait monter l'eau à la bouche. Quand je sentais le peigne s'enfoncer dans mon crâne, je criais, désespérée : « Mais arrête ! »

La maison dans laquelle j'ai grandi n'avait pas de plafonds, seulement des murs tronqués qui n'allaient pas jusqu'au toit, si bien que mes cris remplissaient tout l'espace. En m'entendant hurler, mon père se mettait à chanter, depuis l'autre pièce : « Hair wars, nothing but hair wars[1] » sur l'air du générique de *Star Wars*.

6.

Je n'ai été élevée dans aucune religion et, pendant mon enfance, on ne m'a pas parlé de Dieu. Je n'ai jamais beaucoup prié mais, tout de même, je me souviens que, petite fille, je

1. « Guerres de cheveux, rien que des guerres de cheveux. » *(NdT.)*

priais pour être belle. Couchée dans mon lit, les yeux clos, je me concentrais au point de me retrouver en sueur. Je croyais que pour être prise au sérieux par Dieu, il fallait vider son esprit au maximum et se concentrer sur les taches lumineuses surgissant derrière les paupières et penser uniquement à ce qu'on désirait si fort.

« Je veux être la plus belle », je répétais interminablement dans ma tête, le cœur battant à tout rompre.

Finalement, incapable de résister davantage à toutes les autres idées qui me traversaient l'esprit, je m'endormais avec l'espoir que Dieu serait suffisamment impressionné par ma méditation pour répondre à ma prière.

7.

Le père de ma mère, Ely, était un homme sérieux, sévère. Né en 1912, il avait débarqué à Ellis Island, venant d'un petit shtetl situé alors en Pologne mais aujourd'hui en Biélorussie. Pianiste de talent, il était sorti diplômé de Juilliard à l'âge de quinze ans et il avait continué sur sa lancée : il était devenu chimiste et avait engendré trois filles et un fils. Il disait à ma mère qu'elle avait tort de remercier les gens quand ils la félicitaient pour sa beauté. Il avait le sentiment qu'elle n'avait pas accompli la moindre chose.

– Qu'est-ce que tu as fait, toi ? demandait-il. Rien. Tu n'as strictement rien fait.